II

NER- ET *VIRO-* DANS LES LANGUES ITALIQUES[1]

PAR G. DUMÉZIL
Professeur au Collège de France

SOMMAIRE. — *Les termes indo-iraniens répondant à ces deux thèmes sont répartis entre la deuxième fonction (force guerrière) et la troisième (prospérité rurale, masse sociale). Le latin a gardé une trace remarquable de cette répartition : la parèdre de Mars est* Nerio, *et* Quirinus (*dont les parèdres sont* Virites), *comme* Quirites, *est formé sur* uiro-. *En outre, les textes ombriens comportent l'interprétation de* ner- *par « élite militaire ».*

Pour désigner l'homme en tant que mâle, notamment par opposition à la femme, l'indo-européen disposait de deux mots[2], dont la plupart des langues dérivées n'ont conservé qu'un seul : le grec, l'arménien ont **ner-*, le celtique, le germanique, le baltique, le latin classique ont **uiro-*. Seules les langues indo-iraniennes d'un côté, une partie des langues italiques de l'autre ont simultanément les deux, et cette rencontre est à joindre à toutes celles que M. P. Kretschmer et M. J. Vendryes ont signalées entre l'extrême est et l'extrême ouest du domaine[3] — rencontre non pas simplement d'un mot, mais d'une articulation de deux mots, ce qui est encore plus intéressant pour la connaissance d'une idéologie. Il s'agit bien, en effet, d'une articulation : là où ils existent concurremment, **ner-* et **uiro-* ne sont pas synonymes ; ils se définissent l'un par rapport à l'autre[4].

1. Conférence faite à la Société des Études latines le 14 février 1953, résumant trois cours donnés au Collège de France en janvier.

2. Je ne traite pas ici du mot qui, en germanique et en slave, tient lieu de **ner-* (allemand *Mann*, etc.), mais qui, en védique (*mánu*, *manuṣyà*), paraît être plutôt un mot de « première fonction », désignant l'homme dans ses rapports (analogies, différences...) avec les dieux — ce qu'est sûrement aussi, en indo-européen occidental, le nom de l'homme en tant que « terrestre » (latin *homo*, etc. : Lucrèce oppose Épicure aux dieux comme « Graius *homo* », et non, selon la formule plus usuelle, « *Graius *uir* »), et encore, en indo-iranien et en grec, le nom de l'homme en tant que « mortel ».

3. P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* (1896), p. 125-144 ; J. Vendryes, « Les correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique », *M. S. L.*, XX (1918), p. 265-285.

4. A. Meillet, dans le *Dictionnaire étymologique* de Ernout et Meillet, a proposé : « L'indo-

C'est en indo-iranien, grâce à l'abondance des documents, que la distinction s'observe le mieux. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une distinction constamment et nécessairement exprimée, toujours présente à l'esprit de ceux qui parlent ou composent[1] : quelle que soit la nuance propre de chacun des deux noms de l'homme en tant que mâle, dans la plupart des contextes, une limitation différentielle, des restrictions ne seraient que vaine subtilité et chacun des deux est induit à se charger de la totalité de la notion, en sorte qu'ils peuvent paraître interchangeables. Dans le moment, par exemple, où un poète opposera l'homme à la femme comme le fécondant à la fécondée, il y aura, en résonance, l'autre opposition, nullement incompatible, du sexe fort et du sexe faible. Et inversement. Indra, pour ne retenir qu'un cas éminent, sera donc appelé aussi bien *vīrá* que *nár*[2]. La distinction fondamentale n'en existe pas moins et elle apparaît, toujours de même sens, dans des formules à valeur religieuse ou politico-religieuse, ou classificatoires, c'est-à-dire dans lesquelles il est important que les mots se conforment à leur définition stricte.

Dans ces circonstances privilégiées pour l'observateur, le principe de la répartition des sens est clair, et il est en liaison avec la division trifonctionnelle du monde et de la société que les Indo-Iraniens avaient héritée des Indo-Européens et qu'ils ont fait prospérer — fonction de souveraineté religieuse, fonction de force physique (principalement guerrière), fonction de fécondité, de prospérité et de « masse » : *en sanscrit védique comme en avestique*, nar *est un mot de deuxième fonction*, vīra *un mot de troisième fonction.*

En dehors du X[e] livre, le *Ṛg Veda* ne présente qu'une seule fois, systématiquement, non pas encore les trois « *varṇāḥ* » (brahmanes, *kṣatriya*, *vaiśya*), mais leurs trois principes, leurs essences, chacune avec une notion qui l'exemplifie. C'est une prière adressée

européen avait, pour désigner l'homme mâle, le guerrier, deux mots ; l'un qui le désignait purement et simplement, **wĭro-* (lat. *uir*), l'autre qui le désignait en évoquant sa qualité, **ner-*. » C'est sans doute vrai, mais je crois que cette forme de l'opposition (« être pur et simple »~« qualité ») n'est qu'une conséquence d'une autre, plus essentielle, qui se laisse aujourd'hui mieux définir dans la perspective des trois fonctions.

1. Cf. ce que j'ai dit, après A. Bergaigne, de l'opposition de Mitra et de Varuṇa dans le *Ṛg Veda* : *Naissance d'Archanges* (1945), p. 112-113.

2. Au singulier, *vīrá* est plus souvent appliqué à Indra qu'à tout autre dieu ; les Marut, cortège guerrier d'Indra, sont dits *náraḥ* et *vīráḥ*.

à certains dieux et trois strophes successives commencent par des vers symétriques (VIII, 35 : 15, 16, 17) :

Favorisez le *brâhman* (neutre, essence de la première fonction), favorisez les prières (*dhíyaḥ*).

. . . . . .

Favorisez le *kṣatrá* (neutre, essence de la deuxième fonction), favorisez les hommes (*nṝ́n*).

. . . . . .

Favorisez les vaches (*dhenúḥ*), favorisez les *víśah* (les clans, pluriel de *viś*, essence de la troisième fonction).

On voit que la série des essences (science des connexions mystiques ; puissance appuyée sur la force temporelle ; cadre de la totalité du corps social) se double ici d'une série de notions (prières, guerriers, vaches), où les guerriers sont appelés, brièvement, *nar*[1].

Il en est de même dans l'*Avesta*. D'abord dans les *Gāthā* zoroastriennes, le plus vieux morceau et linguistiquement le plus archaïque de la compilation. Précisant une remarque de Chr. Bartholomae, M. E. Benveniste[2] a montré que *Yasna*, XL, 3, met en jeu la tripartition sociale. Le prêtre zoroastrien y dit :

Fais en sorte, ô Ahura Mazdāh, que les guerriers (*nar*) soient fidèles à l'Arta (l'Ordre et la loi morale zoroastrienne), attachés à l'Arta ; que les agriculteurs (*vāstrya*[3]) soient aptes à une longue, heureuse et durable communion, et que tous deux nous soient dévoués à nous (*ahmaibyā*, les prêtres[4]).

Dans l'*Avesta* postgāthique, en marge des noms officiels des trois classes sociales, cet emploi classificatoire de *nar* — et jamais de *vīra* — subsiste. Dans le *Yašt* V, *Yašt* des Eaux, consacré à l'exal-

1. Il semble que les strophes 4 et 5 de *Ṛg Veda*, X, 80 (à Agni), jouent aussi sur les trois fonctions : il y est question de « la richesse qui orne les hommes (*vīrápeśāḥ*) », des *ṣi* « sages sacerdotaux » et des « guerriers meurtris dans la bataille » (*náro yámani bādhitāsaḥ*) ; la distinction de *vīrá* et de *nár* est nette.

2. E. Benveniste, « Les classes sociales dans la tradition avestique », *J. A.*, 1932, 2, p. 122 ; cf. *Naissance d'Archanges*, p. 152-153.

3. *Vāstrya* est le premier élément du nom classificatoire de l'homme de troisième fonction « éleveur-agriculteur », *vāstryō.fšuyant*.

4. M. E. Benveniste, *l. c.*, remarque que, dans une autre Gāthā (*Yasna*, XXXIII, 6), *zaotar* « prêtre sacrifiant » est le nom que se donne Zoroastre : c'est donc le prêtre qui se dissimule ici sous *ahmaibyā* « à nous ».

tation de la déesse Anāhitā, Ahura Mazdāh en personne lui dit (85-87)[1] :

T'invoqueront les guerriers forts (*nara*[2] *čit yōi taxma*),... t'invoqueront les prêtres qui prient (*āθravanō*[3] *marəmnō*),... t'invoqueront les jeunes filles nubiles... et les femmes en train d'accoucher[4]...

L'emploi formulaire de *vīra* est tout différent. Dans de nombreuses prières, le *Ṛg Veda* demande la richesse analytiquement : richesse en ceci, en cela, en cela encore. On rencontre alors des séquences de termes homologues, des énumérations d'adjectifs, en *-vat~-mat*, signifiant « pourvu de », parfois pris substantivement : le mot « richesse » reste inexprimé, ce qui n'a lieu que dans de tels cas et souligne le caractère formulaire de l'expression. Ainsi, entre autres nombreux textes, IX, 63, 18, demande à Soma :

Fais couler pour nous richesse en or, richesse en chevaux, richesse en hommes, apporte-nous gain en bœufs (*ā pavasva hiraṇyavad áśvāvat soma vīrávat vājaṃ gomantam ā́ bhara*).

Avec un autre suffixe, IX, 36, 6, dit encore à Soma :

Tu montes au dos du ciel, ô Soma, ô Maître de la force, désireux de chevaux, désireux de bœufs, désireux d'hommes (*aśvayúr gavyayúḥ... vīrayúḥ*).

Dans de telles formules, le *Ṛg Veda* n'emploie pas *nṛvát*, qui fait, au contraire, une référence précise aux qualités guerrières (*nṛvát śárman*, « une protection virile »).

L'état est le même dans l'*Avesta*, mieux souligné encore. Il arrive bien aux prêtres de demander protection pour les hommes

1. La « trivalence trifonctionnelle » d'Anāhitā qu'expriment ces versets est celle-là même qui ressort de son nom triple « l'Humide, la Forte, la Non-souillée » (*Arədvī Sūrā Anāhitā*), qui est conforme à ce type de déesse : voir mon recueil *Tarpeia* (1947), p. 56-64, 105-108 ; *Jupiter Mars Quirinus IV* (1948), p. 29-30, 50-53 (citant S. Wikander), 75-76, 93-98. — L'*Avesta* use de tels groupes de trois épithètes fonctionnelles pour des personnages qui, en effet, résument d'une manière ou de l'autre, à un moment ou à un autre de leur activité, les trois fonctions : *Yima* est « Conforme à l'Ordre, Fort, Riche en troupeaux » (*Yašt*, XIII, 130) ; les *Fravaši*, à travers tout leur *Yašt* (XIII), sont « les Bonnes, les Fortes, les Saintes ».

2. J. Darmesteter, Chr. Bartholomae ont bien souligné ici la valeur fonctionnelle de *nar* et traduisent l'un par « guerrier », l'autre par « Ritter » (au sens de Ritterstand).

3. C'est la désignation ordinaire du « prêtre » dans les énumérations triparties.

4. On notera le caractère archaïque de cette spécification de la troisième fonction : la fécondité à l'état pur, et non le principe d'une classe sociale.

(*nar*) et pour le bétail (*pasu*) d'une maison : ainsi *Yasna*, IV, 5[1] ; mais ce sont des *nar* conçus dans toute leur dignité, moins juxtaposés qu'opposés au bétail, comme dans *Ṛg Veda*, VIII, 35, 16-17, cité plus haut, *nṝn* et *dhenúḥ* incarnent différentiellement la fonction guerrière et la fonction de prospérité. En revanche, c'est constamment *vīra* qui est employé dans des expressions, assez peu flatteuses pour l'homme, du type (*Yašt*, X, 28 ; XIII, 52) : « des troupeaux de bovidés et de gens », *gəuśća vaθwa vīraṇamća*), ou encore (*Yasna*, XXXI, 15, à l'ablatif) : « du bétail et des gens (singulier collectif) de l'agriculteur », *vāstryehyā... pəsəuš vīrāaṭća*. L'*Avesta* a même, pour de tels cas, une expressive formule archaïque : il dit souvent, au double duel, *pasu vīra* (gén. *pasvā vīrayā*, dat. *pasubya vīraēibya*) « bêtes et gens en couple » — et jamais, bien entendu, ces « gens » ne sont des guerriers.

L'opposition, ainsi observée dans le cadre des trois fonctions, est tout à fait claire[2]. Elle se confirme dans les dérivés et composés védiques et avestiques de *nar* et de *vīra*[3]. Le guerrier typique de l'*Avesta* et de l'épopée persane, *Kərəsāspa*, porte constamment l'épithète *naire.manah* « à l'esprit héroïque », comme l'adjectif védique *nṛ-mánas*, cinq fois sur neuf, est l'épithète du dieu guerrier Indra : **vīra-mánas* n'existe pas, le *vīra* n'étant pas intéressant par son esprit, mais par son corps. Quant aux membres mêmes du corps, il sera bien question des *nṛ-bāhú* « bras du guerrier » (*Ṛg Veda*, IX, 72, 5, à propos d'Indra) ; mais, pour désigner l'instrument de l'œuvre de chair — autre secteur de la troisième fonction — dans l'acte même de la procréation, la strophe X, 61, 5, très crue, dit *vīrá-karma* : il serait inconcevable qu'elle dît

1. L'*Altiranisches Wörterbuch* de Chr. Bartholomae, sous les mots *nar* -et *vīra-*, brouille un peu les faits ; il est aisé de vérifier, sur les textes cités, que *nar* ne s'ajuste pas aux animaux comme *vīra*.

2. Les résultats de cette analyse peuvent s'accorder avec ceux de F. B. J. Kuiper, « Νώροπι χαλκῷ », dans les *Meddelingen* de l'Académie néerlandaise, Section des Lettres, N. R., 14, 5 (1951), p. 1-27, à condition de restituer la nuance de « deuxième fonction » (et de virilité) dans la base *ner-* « vitalité » proposée par cet auteur. Ils s'accordent pleinement avec ceux de H. W. Bailey, « Analecta Indoscythica 1 ; 2 : *nrta-* » dans *J. R. As. Soc.*, 1953, p. 103-106, paru pendant que mon étude s'imprimait.

3. Noter l'adjectif qui qualifie soit *víš* « le clan » (qui sera plus tard le principe de la troisième fonction, le radical même d'où est dérivé *vaišya*), soit la richesse (fréquemment), soit l'aurore (associé alors à *gómat* « pourvu de bétail ») : *sárvavīra* « pourvu d'hommes bien portants » ; *-vīra* y est nettement de troisième fonction. Les auteurs des hymnes ont joué naturellement sur les deux mots : on trouve l'association *náryo vīráḥ*, « le *vīrá* qui a les qualités du *nár* » ; VI, 23, 4, dit même d'Indra qu'il rend « l'homme héroïque » (*vīrám náryam*), « pourvu d'hommes bien portants » (*sárvavīram*).

nr̥-kárma*, qui signifierait « l'exploit ». Il ne faut pas oublier, enfin, que le nom d'*Índra*, *Índara*, dieu canonique de la deuxième fonction, est certainement tiré de la racine de *nar* (ənro-*).

* * *

Nous paraissons être loin des faits annoncés dans le titre de cette causerie. Nullement. Comme il arrive souvent, l'Inde et l'Iran éclairent l'Italie.

La Rome classique n'a plus qu'un mot, *uir* (*uiro-*), chargé de toutes les nuances possibles du « Mann », « héros » autant que « mari », « individu » ou « homme en général ». Plus radical que les langues celtiques qui, perdant aussi **ner-*, ont gardé le dérivé **nertu-* (irl. *nert*, gall. *nerth*) « force », le latin a créé *uirtus*, au sens de « courage viril ». Cette élimination de **ner* n'est qu'un cas particulier d'un processus général et considérable, très révélateur des réformes qui, d'une bande d'Indo-Européens, ont fait naître Rome : la disparition totale, sans exception, ou du moins le déclassement, en latin, des anciens mots de la fonction guerrière, l'absence de toute concordance, maintenue de part et d'autre à son niveau, avec le vocabulaire technique et moral du guerrier védique[1], alors que le latin a si exactement gardé, avec les mêmes

1. Ont disparu en latin les noms de la « fonction guerrière », du « pouvoir reposant sur la force » : *kṣatrá*, avestique *xšaθra* (alors que *flāmen* répond à *bráhman* et *vicus* à *víś*) ; du « héros fort » : védique *śū́ra*, avestique *sūra* (conservé en celtique : irlandais *caur* « héros », gallois *cawr* « géant ») ; du « jeune homme excessif » : véd. *márya*, avest. *mairya* (un rapport avec *marītus* est improbable et ne conserverait rien de guerrier). Les noms de « l'armée », du « combat », de l' « ennemi » (notamment véd. *śátru* « ennemi » : cf. gaulois *catu-*, irl. *cath*, v.-haut-all. *hadu-* « combat »), de la « victoire », ont disparu ; le verbe essentiel de la fonction guerrière, « tuer » (véd. *hanti*, etc.), a été domestiqué dans *offendo*, *defendo*, *infensus* ; la qualité fondamentale du guerrier védique *iṣirá*, *iṣmín*, *śuṣmín* « furiosus », ne subsiste que dévalorisée dans *īra* (< **eisā-*), orientée vers la chicane dans *queror* (< **ques-*) ; l'*ójas* védique, l'*aojah* avestique, « force physique », caractéristique de la deuxième fonction, a été promu et purifié dans la première sous les espèces de l'*augur*, de l'*augurium*. Contre-épreuve : toutes les notions guerrières ont reçu à Rome des noms nouveaux, soit indigènes : *miles*, *for(c)tis*, *exercitus*, *legio*, *impetus*, *certamen*, *praelium*, *pugna*, *hostis*, *infestus*, *caedere*, *occidere*, etc. ; soit empruntés : *triumphus*, peut-être *classis* et *dimico* ; *uinco* a des correspondants en celtique et en germanique, non en indo-iranien ; *iubeo* ne rejoint pas directement véd. *yúdh* « combat », *yúdhyati* « il combat » (qui se retrouve en celtique : *iud-* dans des noms propres gallois). Ce renouvellement du vocabulaire guerrier s'explique par les considérations de technique militaire développées dans le premier chapitre de mon livre *Horace et les Curiaces* (1942), et surtout par le patriotisme romain, unitaire et discipliné, substitué à la « morale de classe » du guerrier : cf. L. Gerschel, « Coriolan », dans les *Mélanges Lucien Febvre* (1953). On notera : 1° que le grec, qui ne participe guère aux correspondances indo-iraniennes, italiques, celtiques, au niveau de la

usages que le védique et l'avestique, tant de mots de la fonction magico- et politico-religieuse.

Mais il est un point où les deux autres fonctions rejoignent la première dans son si précieux conservatisme : la religion, *leurs* religions. Et là, comme on pouvait l'espérer, apparaît une trace de l'état de choses que nous venons d'analyser chez les Indo-Iraniens.

D'abord, le dieu canonique de la troisième fonction, *Quirinus*, le dieu de la masse romaine, le dieu *qui praeest paci* et dont le flamine n'a que des offices agricoles[1], dans son nom même **Co-uirī-no-*, met en évidence *uiro-*, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un collectif **co-uir-i°/ₐ-*[2]. A côté de *Quirinus* et solidairement, les *quirites*, c'est-à-dire **co-uiri-t-*, sont les Romains dans les occupations de la paix, par opposition aux *milites* de Mars. Ces substantifs, comme l'ont montré notamment M. P. Kretschmer et M. E. Benveniste[3], reposent donc sur la notion des « *uiri* réunis », mais des *uiri* au sens ancien, différentiel, qu'a l'indo-iranien *vīra* dans les expressions formulaires : hommes du troisième niveau (masse, vie rurale, civile et prospère), opposé au deuxième.

Cette valeur est confirmée par l'équivalent ombrien de *Quirinus*, le dernier terme de la triade d'Iguvium, *Dio-* (*Iuu-*), *Mart-*,

première fonction, a des correspondances védiques précises parmi ces mots de la deuxième : ἐερός « furiosus » et οἶμα « élan furieux », ὑσμίνη « combat », κότος « ressentiment », κῦρος « force », μεῖραξ « jeune homme » ; κτάομαι « j'acquiers » est, hors de l'indo-iranien, le seul correspondant de *kṣáyati*, verbe de *kṣatrá*, etc. ; 2° que la réforme zoroastrienne, corrigeant, elle aussi, pour d'autres raisons, le particularisme guerrier, a amputé ou dévié le vieux vocabulaire de la fonction guerrière dans un sens qui rejoint l'évolution romaine : p. ex. *Aēšma* « Furor » (cf. védique *iṣmín* « furiosus », épithète élogieuse des guerriers divins) est un archidémon, aussi redouté et déconseillé que l'*īra* chez les philosophes latins ; sur cette correction zoroastrienne de la fonction guerrière, qui est au centre de l'œuvre du prophète, voir Stig Wikander, *Der arische Männerbund* (1938), p. 22-66 (sur *Aēšma, iṣmín*, p. 58-60) ; mes études *Naissance d'Archanges*, p. 97-98 et 137-146 ; « Des archanges de Zoroastre aux rois romains de Cicéron », *Journal de psychologie*, XLIII (1950), p. 449-463 ; « Víṣṇu et les Marút à travers la réforme zoroastrienne », *Journal Asiatique*, 1953, p. 1-25.

1. Voir, en dernier lieu, *Les dieux des Indo-Européens* (1952), p. 30-33.

2. Cf. l'ablatif sg. volsque *co-uehriu*, qui ne peut être autre chose que « curiā » ou « curiō » et suffit à garantir l'étymologie ; *co-* comme dans *contio* < **co-uen-tion-*.

3. P. Kretschmer, *Glotta*, X (1920), p. 147-157 ; E. Benveniste, *R. H. R.*, CXXIX (1945), p. 15-16. Les objections de L. Deubner à l'essentiel de l'interprétation de P. Kretschmer (où l'on pourrait économiser **co-uir-io-* en partant de **co-uir-ia-* 'curiae') sont très faibles ; *Quirinus* est à **co-uir-io-* ou à l'ensemble des Romains distribués dans les *curiae*, ce que *dominus* est à *domus*.

Vofiono-. Ce *Vofiono-* a été brillamment expliqué par M. V. Pisani et par M. E. Benveniste[1] : sous Jupiter et sous Mars, les tables d'Iguvium nomment le dieu protecteur de quelque chose qui est étymologiquement identique à l'allemand « die Leute » (*uofio-* < **leudhyo-*)[2] et qui désigne dans plusieurs langues indo-européennes du Nord « la masse des gens » (vieil-islandais, pluriel *lýðir*) et parfois « le peuple, le commun » (v.-isl., sg. *lýðr*), par opposition aux « grands ».

Il y a mieux encore dans la religion romaine. Par Aulu-Gelle, XIII, 23, 2, qui utilise lui-même de vieux livres liturgiques[3], nous savons que les prêtres romains joignaient à quelques-uns de leurs dieux des abstractions féminines, interprétées parfois en « épouses », qui exprimaient leur nature et leur fonction, à la manière des « épouses » de dieux indiens qui sont d'abord leur *śaktí*, leur « puissance ». Or, à *Quirinus*, dégageant ainsi et son essence et l'étymologie de son nom, est jointe une notion bizarre, mais transparente, *Virites*. M. Kretschmer a bien vu que ce nom s'explique au mieux par l'analyse **Co-uirī-no-*, **co-uirī-t-* de *Quirinus* et de *quirites* : soit qu'on le mette en parallèle, pour la forme, avec *equites* (d'où *milites*, *pedites*?), *quirites* même, soit qu'on ait égard à l'adverbe *uirītim*, ce bizarre *Virites* caractérise le dieu correspondant comme patron des hommes dans leur aptitude à faire masse, à compter par leur masse, et non par leurs valeurs singulières[4].

De *Mars*, au contraire, du dieu canonique de la force physique

1. V. Pisani, *Revue des études indo-européennes* (Bucarest), I (1938), p. 12 ; E. Benveniste, *art. cité* (note précédente).

2. D'une racine de « troisième fonction », signifiant « croître, pousser librement » : védique *ródhati* « il croît », gotique *liudan* « croître », etc. ; c'est aussi celle du mot grec, italique et vénète signifiant « libre » : gr. ἐλεύθερος, lat. *liber*, osq. (gén.) l ú v f r e í s, vén. *louzero-*.

3. *Comprecationes deum immortalium, quae ritu Romano fiunt, expositae sunt in libris sacerdotum populi Romani et in plerisque antiquis orationibus. In his scriptum est : « Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Junonis, Moles Martis Nerienemque Martis... »*

4. Bien entendu, pour comprendre *Quirinus*, *quirites*, *Virites* comme des dérivés de *uiro-*, il faut se reporter à une époque préhistorique où, **ner-* coexistant avec *uiro-*, ce dernier n'avait encore que ses sens propres (civil, massif, tiers état), laissant à **ner-* les valeurs martiales que devait couvrir plus tard *uirtus*. Dans la liste d'Aulu-Gelle, Quirinus et Mars, et eux seuls, ont deux « puissances » ; *Hōra* est sans doute de la même racine que le verbe osco-ombrien signifiant « vouloir, désirer » (cf. la Vénus osque, *Herentas*, proprement « Voluptas » — avec la forme de « uoluntas »).

et de la fonction guerrière, la parèdre porte — ultime trace — un nom de flexion archaïque, *Nerio* (gén. *Neriēnis*)[1], tiré de l'autre nom de l'homme, **ner-*[2].

L'opposition romaine de *Quirinus* à *Mars*, de la troisième fonction à la deuxième, se double ainsi, dans les litanies des prêtres romains, de la distinction de *uiro-* et de **ner-*, avec le même sens qu'elle revêt dans les formules védiques et avestiques.

* * *

Si les documents osques ne permettent aucune observation[3], les tables d'Iguvium nous apportent par chance la preuve que l'ombrien utilisait à la fois, mais non dans la même valeur, *ner-* et *uiro-*. Au cours de ce long rituel, *ner-* apparaît dans deux contextes, dans des phrases qui reviennent chacune plusieurs fois, avec des variantes, les unes d'écriture, les autres de flexion, sans conséquence pour l'interprétation du mot.

1° L'une des formules revient treize fois, en VI A et VI B[4]. C'est une prière faite à un dieu (« *Di Grabouie* » ou autre) : « Purifie (ou sauve : *pihatu, salua seritu*) le *nomen* de la citadelle de Fisia, de la cité d'Iguvium », et aussi, des mêmes citadelle et cité, une série d'accusatifs :

nerf arsmo ueiro pequo castruo fri(f).

Cette formule contient à la fois *ner-* et *uiro-*[5]. Il s'agit visible-

1. Aulu-Gelle dit qu'anciennement *Nerio* se déclinait comme *Anio* (gén. *-ēnis*, avec une vieille alternance partout ailleurs éliminée : A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, 1914, p. 16). En dépit de l'affirmation d'Aulu-Gelle, il n'y a pas de raison de considérer le nom comme sabin, ou *seulement* sabin ; *Nero*, surnom des Claudii, est plus sûrement sabin ; lat. *neriosus* « fortis » n'est qu'un mot de glossaire.

2. Les deux « puissances » de Mars dans la liste d'Aulu-Gelle, le pluriel *Moles* et *Nerio*, font peut-être une analyse de la fonction martiale (masse physique, ardeur héroïque) comparable à celle que font dans la mythologie scandinave (poèmes eddiques ; Snorri) les noms des deux fils de *Thórr*, *Magni* et *Móði*, la Force physique (âgé de trois jours, *Magni* était déjà plus fort que son père, que tous les Ases) et l'Ardeur morale personnifiées.

3. **uiro* ne se rencontre pas dans les textes osques conservés, mais ces débris sont misérables. De ce que *ner* (nIIr) figure dans *IIIIner-*, il n'est pas légitime de conclure qu'il signifie « magistrat » (cf. lat. *quatuoruiri*), mais seulement que ce type d'expression employait le plus « noble » des deux noms de l'homme. Le *...um nerum* de la *Tabula Bantina* est indéterminé (calqué d'un nom de magistrature romaine en *-uiri*?), mais le sens qui sera proposé ici pour l'ombrien *ner-* lui conviendrait aussi.

4. VI A, 29-30, etc.

5. Écrit toujours, d'une manière inexpliquée, *ueiro*.

ment d'une énumération selon des degrés décroissants de dignité ou d'importance : *arsmo*, plutôt animé qu'inanimé, ou bien collectif, désigne les officiants des rites ; *pequo* est sûrement « les bestiaux », et le dernier terme *fri(f)* est « fructus » ; le sens de *castruo-* est discuté[1], mais ne peut signifier ici, à moins d'acrobaties sémantiques, que les terres où poussent les « fructus ».

Dans cette gradation descendante, le rapprochement *ueiro pequo* est significatif et rejoint l'usage avestique — *pasu vīra* — rappelé plus haut[2] : à la différence des *nerf* qui viennent en tête avant même les prêtres, les *ueiro* sont la troisième et dernière spécification des « hommes » ; après eux n'apparaissent plus que les moyens non humains de l'élevage et de l'agriculture. Qu'il faille donc comprendre *ueiro-* comme désignant, différentiellement, un tiers état producteur, ou, égalitairement, la totalité sociale, abstraction faite des degrés supérieurs de dignité (deux valeurs qui rejoignent celles de *Quirinus* et de *quirites*)[3], ce mot se situe en tout cas au niveau de la troisième fonction, comme le *vīra* indo-iranien.

La valeur de *nerf* est plus difficile à préciser ; on le rend en général par « notables, nobles », ou « magistrats, chefs politiques » ; étant donné la place du mot dans la formule, ces deux sens seraient acceptables si *ner* ne se précisait autrement dans le second emploi des Tables d'Iguvium, que voici :

2° Cette seconde formule revient sept fois, en VI b et VII a, toujours dans des contextes guerriers[4]. La prière demande successivement à diverses divinités masculines et féminines du cercle de Mars (*Cerfus Martius, Cerfa Martia Cerfi Martii, Prestota Martia C. M., Tursa Martia C. M.*), tantôt de détourner tout mal

1. En dépit des contestations, *castruo* (et osque gén. *castrous*, abl. *castrid*) me paraît être inséparable de latin *castra* et désigner un terrain délimité. L'explication par « *capita*, individus », moins justifiable pour l'étymologie, ne donne pas ici de sens satisfaisant ; voir ci-dessous, p. 189, n. 1.

2. E. Benveniste, *R. H. R.*, CXXIX (1945), p. 6 et n. 5. Il ne me semble pas cependant probable que, dans l'énumération ombrienne, les deux mots fassent une unité partielle : voir ci-dessous, p. 189, n. 1.

3. Voir *Jupiter Mars Quirinus IV* (1948), p. 162-163 ; *L'héritage indo-européen à Rome* (1949), p. 223-224.

4. VI B, 59, etc. Toutes les divinités qui interviennent sont du cercle de Mars, sauf *Tursa Iouia* (VII a, 48, 50) — mais cette *Tursa* est par elle-même, son nom l'indique, une « Terreur » comme la *Tursa Martia*. Sur ces divinités et leur caractère guerrier, voir ma *Naissance de Rome* (1944), p. 68-70.

de la cité d'Iguvium et spécialement de certaines de ses composantes, ou de leur être favorables et propices ; tantôt de terroriser, faire trembler, détruire, enchaîner, etc., des cités et tribus ennemies nommément désignées, et spécialement certaines de leurs composantes. Ces composantes sont, par exemple, dans un texte où elles apparaissent au datif :

ero nerus sihitir anśihitir, iouies hastatir anostatir.

à leurs *ner-* ceints (*cincti*)[1] et non ceints, à leurs *iuuenes* armés de lance et non armés de lance.

Entraîné par le sens donné à *ner-* dans la première formule, M. Devoto traduit[2] : « principibus accitis non accitis, iunioribus hastatis non hastatis », « ai suoi maggiorenti rivestiti o no di cariche, ai giovanni alle armi e non alle armi ». Plusieurs raisons rendent cette interprétation peu vraisemblable : 1° les contextes, je l'ai dit, sont tous militaires, guerriers ; il y est notamment demandé de provoquer la panique ; les équivalents ombriens des Pallor et Pavor romains doivent donc agir sur les forces armées, dans la bataille, dans la guerre chaude, et non, dans une espèce de guerre froide peu conforme aux idées antiques, sur les magistrats ou sur les aristocraties gouvernantes ; 2° la symétrie est évidente entre *śihitir~anśihitir*, d'une part, *hastatir~anostatir*, de l'autre ; ces derniers adjectifs étant clairement guerriers et se rapportant à une arme précise, la lance (non à toutes les armes, comme généralise M. Devoto), il doit en être de même des premiers, et, par suite, les substantifs *ner-* et *iouie-* doivent désigner des êtres homologues, deux variétés d'un même genre, du guerrier ; 3° en latin (et le latin reste notre principal recours pour interpréter l'ombrien), *cingere* — car il s'agit bien ici de *cingere* — employé absolument a le plus souvent une valeur militaire[3] et signifie spécialement « s'armer du *gladius*, de l'épée[4] ».

1. Tout le monde est maintenant d'accord sur le rapport de *śihitir* à lat. *cingere*, sauf M. J. Devoto, qui traduit *citis*. Mais la seule objection que fait M. Devoto, *Tabulae Iguuinae* (1940), p. 282, est qu'il y a dans les Tables un substantif *cringatro-* (*ibid.*, p. 40) désignant le *cinctus* purement vestimentaire (cf. *cinctus Gabinus*, etc.) ; or, ce *cinctus* et le fait de mettre l'épée à la ceinture peuvent fort bien être exprimés à partir de deux racines différentes.

2. Je cite aussi la traduction italienne de 1940, *Le tavole di Gubbio*.

3. *Énéide*, XI, 486 : *cingitur ipse furens certatim in praelia Turnus*.

4. *Hispano cingitur gladio*, Tite-Live, VII, 10, etc. ; *ense latus cingit*, Ovide, *Fastes*, II, 734 ; *inutile ferrum cingitur*, *Énéide*, II, 511...

Il faut donc interpréter la seconde formule d'Iguvium comme suit :

les hommes, ceints ou non (de leur arme propre, l'épée) ;
les jeunes gens, armés ou non de (leur arme propre,) la lance.

Bref, il s'agit, à l'intérieur de l'armée, de classes d'*âge*, comportant des différences d'*armement* (et sans doute de *dignité*), ces classes d'âge étant considérées dans leur état soit de *combattants*, soit de simples *mobilisables*. Cette explication, qui respecte le sens précis des mots connus de la formule et l'orientation spéciale du contexte, se renforce par une autre considération, que fournit encore la Rome archaïque.

La vieille légion disposait son front sur trois lignes : en avant les *hastati*, puis les *principes*, puis les *triarii* ou *pilani*. La troisième ligne, qui, faite de vétérans, constituait une réserve et n'intervenait que si les deux premières avaient échoué, passait pour une précieuse innovation romaine — *formidolosissimum* — par rapport à la science militaire des peuples voisins, sauf des Latins[1]. Quant aux *hastati* et aux *principes*, fondamentaux au contraire, ils se distinguaient par l'âge, par l'armement, par la dignité :

a) Les *hastati* étaient des *jeunes gens*, armés de *lances*, mis en avant non par honneur, mais, au contraire, comme inférieurs à la *robustior aetas*[2] ;

b) les *principes* étaient des *hommes faits*, armés d'*épées*[3] ; sur eux reposait le *principal* espoir dans la bataille ; en conséquence, ils étaient revêtus d'armes brillantes et portaient un nom qui s'explique à la fois par leur supériorité professionnelle et par la considération qui en résultait.

1. Tite-Live, VIII, 8, texte capital.

2. Varron, *De la langue latine*, V, 89 : *hastati dicti qui primi hastis pugnabant* ; Tite-Live, VIII, 8 : *prima acies hastati erant ; ... haec prima frons in acie florem iuuenum pubescentium ad militiam habebat.*

3. Varron, *loc. cit.* : *principes qui... gladiis* [scil. *pugnabant*] ; Tite-Live, *loc. cit.* : *robustior aetas totidem manipulorum, quibus principibus est nomen, hos sequebantur, scutati omnes, insignibus maxime armis.* Varron donne une mauvaise interprétation du nom des *principes* : « *a principio* » ; plus tard, par un autre faux sens, on prétendra qu'ils formaient le premier rang (Végèce, I, 20). Fr. Cornelius, « Cannae, das militärische und literarische Problem », *Klio, Beiheft* XXVI (1932), p. 31, n. 6, qui imagine ou admet d'invraisemblables étymologies pour les noms des autres rangs, traduit bien *principes* : « Haupttruppen. »

Cette disposition de l'armée romaine se laisse rapprocher immédiatement du second texte d'Iguvium[1] : ce que les prières recommandent, positivement et négativement, aux soins des dieux guerriers du système trifonctionnel, aux collaborateurs de Mars, ce sont, comme il est naturel, les deux parties essentielles des *armées*, les homologues de ce qui est à Rome les (*iuuenes*) *hastati* et les (*uiri*) *principes* armés du *gladius* ; seulement, à Iguvium, où l'on disposait encore des deux paronymes indo-européens, ces « uiri » sont appelés comme ils le seraient dans le *Ṛg Veda* et dans les *Gāthā* : *ner-*.

S'il en est ainsi, il est clair qu'il faut adopter le même sens pour la première formule ombrienne : les *nerf* qui ouvrent l'énumération, qui ont préséance même sur les prêtres, ne sont pas les magistrats ni, d'une façon vague, les nobles ; ils sont l'élite de l'armée ; en sorte que, rappelant les nombreux hymnes et rituels indiens qui énumèrent les dieux canoniques des trois fonctions dans l'ordre « *Índra* (2e fonction), *Mitrá-Váruna* (1re), *Nā́satya* (3e)[2] », les trois composantes humaines de la liste d'Iguvium *nerf arsmo ueiro* se rapportent, elles aussi, aux trois fonctions (guerriers d'élite ; prêtres ; tiers-état producteur, ou masse), et c'est la fonction guerrière qui vient en tête.

Cette anomalie hiérarchique s'explique sans doute directement par un caractère des anciennes armées italiques, éliminé de l'armée romaine que nous connaissons : l'élite se définissait non seulement par l'expérience et par l'excellence technique, mais par une *consécration religieuse* spéciale, qui la situait socialement au même niveau que les prêtres. C'est ce qui ressort de quelques faits notés par les annalistes romains chez un peuple appartenant au moins partiellement à l'ensemble osco-ombrien, chez les Samnites. Plusieurs fois, dans les derniers livres de la première décade, décrivant les suprêmes efforts de ce grand peuple, entre les Fourches Caudines et la catastrophe, Tite-Live parle de fractions de l'armée revêtues de *blanc* et chargées de vertus magico-religieuses.

1. Sans qu'il faille penser, bien entendu, que les « iuuenes » et la « robustior aetas » des Ombriens étaient forcément employés sur deux rangs comme dans la légion ; ils pouvaient aussi bien être répartis le long du front de bataille (cf. ci-dessous, Tite-Live, IX, 40).

2. Voir *Naissance d'Archanges*, p. 47-48 ; *Tarpeia*, p. 66-67 ; *Jupiter Mars Quirinus IV*, p. 15.

Je pense à la belle scène du chapitre 38 du livre X, juste avant la bataille finale : la *legio linteata* des Samnites se constitue sous nos yeux, suivant une procédure et un rituel archaïques, ressuscités pour la circonstance par un très vieux prêtre qui disait *se id sacrum petere ex uetusta Samnitium religione* : sacrifices sanglants dans une enceinte secrète, serments terribles imposés aux nobles et aux guerriers illustres (*nobilissimum quemque genere factisque*), cooptation, belles armes, vêtement blanc ; en sorte que c'est, suivant l'expression de Tite-Live, une « sacrata nobilitas » qui entraîne l'armée au combat.

Déjà au chapitre 40 du livre IX, lors d'une bataille moins décisive, Tite-Live avait présenté les Samnites revêtant et armant de blanc (*tunicae linteae candidae*, boucliers d'argent) une partie de leurs troupes et les plaçant à l'aile droite. Lors du choc, quand ces soldats seront bousculés par le maître de la cavalerie de Papirius Cursor, l'historien dira d'eux : *sacratos more Samnitium milites, eoque candida ueste et paribus candore armis insignes.*

Nous voyons ici les dernières traces, ou plutôt la dernière trace deux fois attestée, d'une armée ou partie d'armée italique du type « magico-militaire », autant et plus magique que militaire, dont les Germains représenteront aux légions des Césars l'image depuis longtemps oubliée[1], et qui remonte à la préhistoire indo-européenne. Sous la « forme samnite » ou sous une autre, je pense que les guerriers ombriens passaient dans la très honorable classe des *ner-* non moins par un traitement magico-religieux que par une promotion technique, et qu'en définitive la première formule des Tables Eugubines doit se comprendre : « *Sacratos milites, sacerdotes, uiros* (ou *co-uiri-tes*), *pecua, fundos, fructus.* » L'énumération, qui se veut classificatoire et exhaustive, est du type de celle que j'ai plusieurs fois relevée dans un important rituel védique, celui qui accompagne l'ouverture d'un sillon sacré, avant la construction du principal autel du feu (*Śatapatha Brāhmaṇa*, VII, 2, 2, 12) : la mythique Vache d'Abondance est invitée à dispenser ses générosités « à *Mitrá* et à *Váruṇa* (patrons des prêtres et des souverains), à *Índra* (patron des guerriers), aux *Aśvin* (patrons

1. Voir *Mythes et dieux des Germains* (1939), ch. VI : « Les guerriers fauves » ; *Horace et les Curiaces* (1942), ch. I : « furor ». M. Devoto, *Tab. Iguu.*, p. 283, a été tout près de cette solution, mais son interprétation de *ner-* semble la lui avoir fait écarter.

du tiers état producteur), à *Pūṣán* (patron des animaux, des *paśú* « pecua »), aux créatures (notion imprécise), aux plantes ». Tout y passe : la société humaine dans ses trois divisions fonctionnelles, puis les animaux et les végétaux qui intéressent la vie sociale[1].

Georges DUMÉZIL.

P.-S. (novembre 1953). — Dans la *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, V (1953), p. 1-25, M. Carl Koch vient de publier des « Bemerkungen zum römischen Quirinuskult », dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne font pas avancer la question. Des deux faits qui dominent le dossier, l'un est ignoré, l'autre escamoté : 1°) Pas un mot de la triade ombrienne *Jupiter Mars Vofionus*, qui ne permet pas d'attribuer la formation de la triade romaine parallèle *Jupiter Mars Quirinus* à des accidents de l'histoire ou de la topographie romaine (le tableau idyllique de la p. 4 est donc en l'air) ; et pas un mot, bien entendu, de l'explication récente de *Vofionus* (**leudhyono-* : Pisani,

1. On voit que j'interprète cette énumération du premier texte d'Iguvium comme une suite décroissante et continue de six termes homogènes. Il ne me paraît pas, en effet, qu'on puisse, avec M. Devoto, y voir trois couples juxtaposés et indépendants, dont le second, puis le troisième reprendraient l'analyse de tout ou partie du capital social d'un point de vue nouveau, le premier terme de chaque nouveau couple sommant, avec une généralité croissante, la totalité des termes précédents : 1° nobles (ou magistrats) et prêtres, 2° hommes et bêtes, 3° « gli individui e le messi ». D'abord la traduction « gli individui » est artificielle (comme interprétation de « capita ») et improbable (le sens « fundos » étant de toute façon meilleur que « capita », v. ci-dessus, p. 184, n. 1), et l'opposition « individui~messi » est boiteuse. De plus, on se représente mal que la prière puisse rapprocher, confondre en un concept « hommes » et « bétail » en opposition aux « moissons » : ce qu'on sait des classifications antiques (liste des *mancipia*, p. ex.) oriente la pensée tout autrement. Mais surtout, à Rome même, nous connaissons des énumérations du même type, où tout ce qui intéresse la société ou une partie de la société est passé en revue : ces analyses sont toujours homogènes, faites d'un seul point de vue. Un exemple tout proche (en sens inverse, et redondant) est fourni par la fameuse prière de la *lustratio agri* du paysan de Caton, *De l'agriculture*, 141 : les *suouetaurilia lactentia* sont promenés autour de *agrum terram fundumque meum* (= les terres) pour que le dieu permette que les *fruges frumenta uineta uirgultaque* (= les plantes cultivées) arrivent à bonne issue, qu'il garde saufs *pastores pecuaque* (= « *ueiro pequo* » d'Iguvium), qu'il donne salut et santé *mihi domo familiaeque nostrae* (= à ce qu'il y a de plus haut dans le groupe social considéré : le maître et les siens). De même en matière militaire : quand il s'embarque pour porter la guerre en Afrique (Tite-Live, XXIX, 27), Scipion demande aux dieux que les opérations qu'il a dirigées, dirige et dirigera tournent bien pour tout ce qui est sous sa responsabilité, c'est-à-dire : 1° *mihi* ; 2° *populo plebique Romanae* ; 3° *sociis nominique Latino, qui populi Romani quique meam sectam imperium auspiciumque terra mari amnibusque sequuntur* ; on voit qu'il n'y a pas de retour en arrière, de rupture, de reprise, et que les analyses finales des sources d'autorité (*populi Romani...*, *meam*), des formes d'autorité (*sectam*, etc.) et des lieux d'opérations (*terra*, etc.) — énumérations diverses, mais qui ne chevauchent pas — sont logées dans le terme de plus grande extension de l'analyse principale. Je ne connais pas de formule du type compliqué, et inutilement compliqué, que M. Devoto suppose pour Iguvium.

Benveniste), parallèle à celle de *Quirinus* (**Couirino-* : Kretschmer). 2°) Si l'on prétend déterminer la valeur ancienne de Quirinus, il faut considérer avec soin ce que fait son flamine et ce qui se fait aux Quirinalia ; j'ai montré, par le simple exposé des données, et partiellement après M. S. Eitrem, que *tout* cela concernait le traitement du grain avant ou après la récolte, ou le monde souterrain ; M. Koch se borne, p. 6, à me déclarer « völlig indiskutierbar » et déforme ensuite ma conception de la triade *Jupiter Mars Quirinus*. — D'autres éléments du dossier sont mis dans une perspective artificielle ; tels les rapports de Quirinus, de la guerre et de la paix vigilante (cf. le dernier chapitre de *Naissance de Rome*) : on dirait vraiment, p. 4, que les mots *bellicosi Quirites* d'Horace (*Odes*, III, 3, 57) expriment banalement la nature des Quirites, alors que c'est une figure de style, associant deux notions qui d'ordinaire s'excluent, et M. Koch ne daigne même pas citer les gloses de Servius sur Quirinus : « Mars qui praeest paci, Mars cum est tranquillus. » — Ailleurs ce sont des postulats gratuits : en haut de la p. 19, p. ex., à propos de la date de l'identification de Romulus à Quirinus, « Dabei ist von der Feststellung auszugehen, dass die Identifizierung anfänglich in untrennbarem Zusammenhang stand mit der Legende von Proculus Julius » ; nullement : il est très admissible que le nom d'un *Julius* ait été introduit au temps de César ou d'Auguste dans un récit préexistant (M. Koch ne parle pas de la triade *Jupiter Mars Romulus*, bien attestée dans les récits relatifs à la bataille de Sentinum, en 296 et 295, Tite-Live, X, 23 et 27-29 : cf. *R. É. L.*, XXIX, 1951, p. 319). — D'une façon générale, tout ce qui gêne M. Koch est déclaré incertain et sans portée, et tout ce qui lui plaît est évident : méthode bien connue.

G. D.

III

TRAITEMENT LATIN DU GROUPE *-PS-*

PAR J. ANDRÉ

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence

SOMMAIRE. — *Tout au long de son histoire, le latin a tendu à éliminer le groupe* -ps- *sans cesse réintroduit soit dans des emprunts, soit par la rencontre de ses deux éléments constitutifs appartenant à la racine et*